

Identité, vieillesse et société Identity, old age and society

Catherine Simard

Volume 5, Number 2, November 1980

Vieillir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030073ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030073ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, C. (1980). Identité, vieillesse et société. *Santé mentale au Québec*, 5(2), 22–32. <https://doi.org/10.7202/030073ar>

Article abstract

After having shown how each culture allows the individual to trow his "sameness" into identity, psychosocial identity, significant for himself and his community, we explain how this cultural support fails for the elderly person reaching retirement. We then see how the impossibility of a congruent relationship between the personal identity and dominant social values provokes in the elderly person a chain of defensive and compensatory behaviour often labelled as being due to an intrinsically involutory psychology of aging. Finally, we show how this is the lot of the members of all minority groups and that, in fact, old people have the characteristics of a minority group.

32

Notre intention est d'apporter quelques réflexions autour de l'idée de « crise d'identité » chez la personne âgée. Comme l'explique Erikson, l'identité n'est jamais installée une fois pour toutes chez l'individu, « jamais achevée, comme le serait une manière d'armature de la personnalité » (Erikson, 1968, p. 18). L'identité suit les coups et les à-coups de la vie et se situe dans le mouvement historique et culturel de l'individu, aussi il n'est pas paradoxal de parler de crise d'identité dans l'âge avancé (Balier, 1973).

L'identité, éprouvée positivement, est le plus sûr garant de l'équilibre personnel ; elle est un phénomène psychologique limite, à la frontière entre l'individu et son milieu, résultat du rapport dialectique perpétuel qui existe entre les deux. C'est ce jeu de frontière qui nous intéresse : comment se déroule-t-il chez la personne vieillissante ?

Dans ce texte nous définirons d'abord, en référence à Erikson, la notion d'identité ; nous montrerons comment cette identité s'inscrit dans une culture donnée, laquelle offre un soutien à l'individu. Ensuite, nous verrons comment ce support culturel nécessaire à la construction de l'identité fait défaut aux personnes vieillissantes mises à la retraite, provoquant ainsi chez elles une « crise d'identité ». Enfin nous expliquerons comment ce phénomène engendre chez les personnes âgées une psychologie de compensation et des attitudes typiques de membres de groupe minoritaire.

L'IDENTITÉ

En tant qu'être personnel et social, notre identité se construit dans un triple mouvement : se reconnaître soi-même comme être différent, singulier et, en même temps, reconnaître ce que les autres membres de la tribu, de la famille, du groupe, du pays, ont de commun entre eux et avec soi-même ; de plus, la formation de l'identité s'inscrit dans un processus de reconnaissance mutuelle entre soi et les autres. « Nous avons affaire, dit Erikson, à un processus « situé » *au cœur de l'individu* ainsi qu'*au cœur de la culture de sa communauté*, processus qui fonde pratiquement l'identité de ces deux identités. » (Erikson, 1968, p. 17).

* Catherine Simard est chargée de cours en psychologie au CEGEP de Rosemont et au Collège Marie-Victorin.

En explorant le concept d'identité chez l'individu, Erikson en distingue deux séquences : l'*identité personnelle* (sameness) et l'*identité du moi* (identity).

«Le sentiment conscient d'avoir une identité personnelle repose sur deux observations simultanées : la perception de la similitude-avec-soi-même (*selfsameness*) et de sa propre continuité dans le temps et dans l'espace, et la perception du fait que les autres reconnaissent cette similitude et cette continuité.» (Erikson, 1968, p. 45). Le concept d'identité personnelle (*same-ness*) repose sur l'idée que l'être «demeure fondamentalement le même à travers tous les changements de son existence historique.» (Erikson, 1968, p. 45).

L'autre versant de l'identité, l'identité du moi (qu'Erikson appelle aussi l'*identité psychosociale*) renvoie au rapport que la personne entretient avec son environnement : «Envisagée sous son aspect subjectif, l'identité du moi constitue le style d'*individualité d'une personne*, ce style coïncide avec la similitude et la continuité qui font qu'une personne est *significative pour d'autres*, elles-mêmes significatives dans la communauté immédiate.» (Erikson, 1968, p. 45). On peut dire alors que la crise d'identité est le désajustement trop flagrant, douloureusement ressenti, entre ces deux versants de l'identité.

LE RAPPORT IDENTITÉ-CULTURE

L'identité du moi, c'est donc l'identité personnelle actualisée dans la réalité par l'intermédiaire de la culture. La culture de la famille, du groupe, du pays est un puits de valeurs sur lesquelles l'individu va modeler ses actes tandis qu'elles lui serviront d'étalon-miroir qui le justifiera.

Ainsi, d'une part, la culture me permet d'exprimer ce que je suis plus ou moins inconsciemment à travers le travail que je fais, la famille que j'élève, les loisirs que je choisis, les relations que j'entretiens. Claude Balier (1975) montre bien, en reprenant des travaux d'anthropologie psychanalytique, qu'une des fonctions de la culture est de permettre à l'individu d'exprimer ses désirs et ses angoisses et que les valeurs sociales, les coutumes répondent à ces désirs et à ces angoisses à la fois individuels et collectifs. Reprenons avec Balier cet exemple : «L'homme qui, dans une tribu d'Australie, se repose pendant plusieurs jours lorsque sa femme a accouché alors que celle-ci se remet immédiatement au travail, trouve satisfaction à son désir d'être lui-même une femme et d'avoir le pouvoir de procréer.» (Balier, 1975, p. 21). De même, dans notre culture, l'importance accordée à des valeurs d'efficacité et de maîtrise technologique allège notre angoisse face à l'espace intérieur et intime. La culture d'une collectivité donnée (c'est-à-dire l'éthique, les coutumes, les modes de relation, les valeurs de cette collectivité) doit être

suffisamment en accord avec les membres de la communauté pour que chacun y trouve suffisamment son compte.

D'autre part nous sommes véritablement pétris comme une pâte de la culture et du système de valeurs de la communauté dans laquelle nous vivons. Aussi, que nous les acceptions ou les rejetions, ces valeurs nous servent de référence; c'est un *miroir-étalon* sur lequel nous nous comparons, nous nous évaluons pour juger de notre conformité ou de notre dissonance. Ces valeurs culturelles sont, on le sait, relatives à un mouvement historique et à un lieu géographique; cependant le pétrissage culturel est tel que ces valeurs sont souvent assimilées sans discernement à un ordre naturel immuable ou à une nécessité. Elles ont alors toutes les chances de ne pas être remises en cause même si elles sont contraignantes pour une majorité d'individus. À moins qu'il ne soit en rupture avec le système de valeurs sociales dominantes et qu'il ne recherche une identité du moi plus proche de son identité personnelle, la constatation d'une non-conformité avec ce système va engendrer, même diffuse, une blessure narcissique chez l'individu.

LA PERSONNE ÂGÉE FAIT FACE À UNE ABSENCE DE REPÈRES CULTURELS

C'est donc dans cette triple perspective, identité personnelle-identité du moi-culture, que se situe notre propos et que nous cherchons à comprendre la crise d'identité de la vieillesse.

Si l'on me demandait qui je suis, et que je tentais de me définir, je parlerais, après avoir dit mon nom, de mon travail, de mes activités préférées, de mes goûts et peut-être de mon violon d'Ingres; si la conversation continuait et s'approfondissait, je parlerais alors de ma famille, de mes amis ou du groupe avec lequel je partage mes idées; et si la conversation devenait plus intime encore, je parlerais de mes rêves, de l'idéal que j'espère un jour réaliser.

Arrêtons-nous là dans cette énumération de ce qui me constitue et qui reprend le va-et-vient, dont nous avons noté l'importance, entre moi et ce qui dans les autres est devenu moi et, en dernière analyse, entre moi et la culture dans laquelle je vis (une femme Papou ne se définirait pas comme cela). Qui suis-je? Je suis tout cela. Et ce qui est décrit ici, disséqué comme une anatomie, est éprouvé au cœur de l'individu en un sentiment de bien-être dans la mesure où il y a accord entre cette réalité et son identité personnelle.

Curieusement, la personne qui vieillit est dépossédée peu à peu de ces éléments qui la constituaient et faisaient son identité. La mise à la retraite (qui peut correspondre au départ des enfants pour la femme au foyer) se charge d'une partie du nettoyage: perte de l'activité dominante, souvent synonyme d'«écrasante», et en conséquence, perte d'une bonne poignée de relations sociales, perte du rôle et du statut, perte du revenu. Plus tard, le

corps se dégrade, perd son allure. La perte de la santé amoindrit encore les capacités et rétrécit davantage le tissu social : la personne âgée a du mal à rencontrer la famille qui lui reste, à cause des difficultés croissantes dans ses déplacements, tandis que ses amis se dispersent ou meurent peu à peu. Et avec l'avance en âge, il ne reste que bien peu de temps pour réaliser les rêves ; il n'en reste même plus. Ces pertes successives laissent l'individu nu. De sorte que si vous posez à une personne âgée la question de tantôt : « Qui êtes-vous ? », elle vous répondra le plus souvent « J'étais... » ... Pour l'identité il ne lui reste désormais que son nom, sa nationalité et son numéro d'assurance sociale.

Cette nudité, ce blanc d'aujourd'hui n'est pas seulement imputable à un vieillissement fatal et intrinsèque mais aussi à un « trou » culturel et social : « La culture occidentale est plus qu'aucune autre, une culture de l'adulte faite par et pour l'adulte et à ses seules mesures. » (Balier, 1975, p. 26).

1. *Il y a un « trou » social.* La mise à la retraite, en dehors de toute idée de vieillissement biologique, enlève à l'individu toute possibilité de participation aux valeurs de progrès, d'avenir, d'efficacité, d'autonomie qui sont les valeurs dominantes de notre société. C'est ainsi la société elle-même qui supprime aux vieux la possibilité d'être conformes aux valeurs qu'elle a elle-même secrétées : « Dans un univers de valeurs propres à nos sociétés où dominent le succès, le profit, l'ascension, le travail, la rationalité, l'avenir, l'invention (concomitante) de la retraite professionnelle fait figure d'incongruité. Et même la rationalisation populaire en terme de « repos bien mérité » n'arrive pas à masquer l'énorme dissonance de cette institution dans des sociétés comme les nôtres. Cette invention du siècle introduit une sorte d'hypocrisie immanente qui contraint des individus soigneusement et méthodiquement programmés pour fonctionner sur un registre donné à fonctionner, le moment venu, sur un registre par rapport auquel ils sont désadaptés : celui du temps non contraint, du repli, du loisir, de la famille, du jeu sans enjeu, de l'assistance à perpétuité, de l'inactivité pensionnée, du désengagement. Ce sont là les termes fondamentaux de la contradiction dans laquelle se trouvent plongés, inégalement il est vrai, les actuels retraités. » (Delage, 1980).

C'est cette réalité qu'expriment certains retraités en disant : « On n'a plus qu'une chose à faire quand on est vieux, c'est regarder la télévision ; seulement, on a absolument aucun moyen de s'offrir ce qu'elle propose : voyage, amour, sveltesse, consommation. » C'est comme si le miroir-étalon, dont nous parlions plus haut, devenait concrètement l'écran de télévision.

2. *Il y a un « trou » culturel.* Notre société valorise l'efficacité, le progrès, l'avenir, l'individualisme : quel peut être alors le rapport entre l'individu vieillissant biologiquement et ces valeurs ? Quelles valeurs notre culture propose-t-elle à l'individu âgé pour qu'il puisse actualiser dans la réalité, avec ses propres forces, son identité personnelle ?

En fait, un seul et unique modèle valorisé demeure pour la vieillesse et il n'est vraiment plus d'époque : il s'agit de la sagesse – envers et contre tout – même quand le quotidien du travail auprès des personnes âgées nous prouve souvent tragiquement le contraire. Nous ne voulons pas dire ici que la sagesse est quelque chose de démodé, de désuet, mais que cette idée de sagesse est complètement en porte-à-faux par rapport au système de valeurs actuel basé sur l'extériorité, l'avoir, la possession, l'efficacité. Comment encore oser parler de sagesse au terme de vies qui n'ont été sollicitées que par la recherche du contraire ?

Ce trou culturel et social, cette vacance de la société face aux personnes âgées, laisse l'individu avec un potentiel psychologique (dont l'identité personnelle est le fondement) à vide, flottant : la société n'attend rien des vieux, et c'est là que se situe la crise d'identité : pas d'actualisation possible valorisante, signifiante pour soi et pour les autres, puisque ces autres n'attendent rien ; au contraire même, ils ont peur, peur de cette vieillesse qui les attend, et qui pourrait peut-être remettre en cause ces valeurs auxquelles ils sont tant attachés.

Erikson dit que « L'homme en tant que créature psychosociale devra faire face au terme de sa vie à une réédition de sa crise d'identité que nous pouvons formuler en ces termes : « Je suis ce qui me survit. » (Erikson, 1968, p. 137).

En fait Erikson décrit ainsi la crise d'identité de l'homme face à sa mort biologique, mais celle dont nous parlons est une crise d'identité que l'homme, en tant que créature psychosociale, vit face à sa *mort sociale*, qui a lieu bien avant, que l'on peut illustrer de ces phrases de Margaret Clark et de Barbara Anderson : « Dans la société américaine aujourd'hui le dessaisissement des responsabilités adultes est désormais si précoce, que la plupart des gens âgés doivent vivre encore un long espace de temps dépourvu de signification sociale. La racine de beaucoup de problèmes que rencontrent les personnes âgées dans notre culture plonge dans cette morne absence de normes qui caractérise cette période de la vie, récemment allongée, où l'on jouit encore d'une assez bonne santé. » (Clark et Anderson, 1970, p. 27).

PSYCHOLOGIE DU VIEILLISSEMENT OU COMPORTEMENT DE COMPENSATION ?

La personne âgée, qui perd un à un ses points d'ancrage économiques, sociaux et affectifs, ses points de repère dans la réalité, va développer des mécanismes de compensation qui lui permettront malgré tout de conserver tant bien que mal, aussi longtemps que possible, son intégrité et son identité personnelle. Donnons-en quelques exemples.

Relation symbiotique avec un objet

La personne âgée va s'attacher à des broutilles. Dans son roman *le Tilleul du soir*, Jean Anglade raconte comment une vieille femme, qui quittait pour toujours sa ferme pour entrer en centre d'accueil, avait soigneusement conservé la clef de sa maison tout en étant bien consciente de la naïveté de son geste : cette maison, elle le savait, elle ne la reverrait jamais. Mais, par delà le fait que cette clef représentait son domicile et l'espoir pourtant improbable de le réintégrer, l'objet était un symbole, un miroir, le miroir de toute une vie, la preuve tangible et le signe de ce qui avait été le siège de la vie de cette femme : qualifions-le d'« objet totalisant »¹.

Ceux qui côtoient régulièrement les personnes âgées ont plein d'exemples comme celui-là en tête. L'objet totalisant peut aussi être le logement, seul élément sur lequel la personne démunie peut encore exercer son pouvoir et reflet de la vie passée, affective et sociale. Souvent un lien quasi viscéral existe là entre la personne âgée et son foyer ; c'est d'ailleurs un fait banal qu'à la suite d'une séparation forcée d'avec son logement, causée par une expulsion ou un placement, une personne âgée fasse un accès de confusion ou meurt. On m'a raconté aussi le cas d'une vieille dame anglaise qui avait dû tout quitter pour aller en centre d'accueil et qui avait par la suite demandé qu'on lui apporte néanmoins sa théière : elle la trouvait belle et y tenait car l'heure du thé était pour elle un rite, elle l'avait maintes fois offert à ses amies avec dévotion. Cette théière lui rappelait ses origines et sa différence ; en l'apportant au centre d'accueil, elle pourrait ainsi continuer d'offrir le thé à ses visiteurs.

Ce que je nomme « objet totalisant » renvoie, comme le montre Balier (1976), à *l'objet transitionnel* de Winnicott, premier objet de l'enfant (un coin de drap, un coin de couverture, nécessaire en particulier à l'endormissement et qui est la limite entre l'enfant et son environnement, qui n'est pas intérieur, mais qui n'est pas non plus extérieur), en ce sens que l'attachement à l'objet totalisant, nous l'avons vu, peut devenir symbiotique ; mais l'objet totalisant dépasse l'objet transitionnel par son aspect historique et social car il peut être le résumé d'une vie et devenir ainsi le garant d'une identité à la dérive. Cependant, notons que plus l'espace extérieur de la personne âgée va se réduire, plus l'objet totalisant va perdre cet aspect socialement signifiant ; il se rapprochera alors de plus en plus de l'objet transitionnel et pourra devenir n'importe quoi : un toutou, un oreiller, une couverture. Cependant au lieu de conclure, face à de telles attitudes, que le vieillard a des petites manies, qu'il n'est pas capable de s'adapter, ou qu'il retombe en enfance, considérons que ces attitudes d'involution, rigides, sont directement proportionnelles au rétrécissement de l'environnement de la personne âgée et à la prise qu'elle peut avoir sur lui.

Relation de dépendance affective

Un autre comportement typique de celui qui a perdu ses amarres et ne sait plus à quel saint se vouer est de développer des relations de

dépendance. C'est l'autre qui va devenir le pourvoyeur de ce qu'on n'a pas et qu'on n'est plus capable d'aller chercher soi-même. Dans cette situation, la personne âgée n'est pas capable d'entretenir avec autrui des relations d'échange qui supposent le désir authentique de rencontrer l'autre, et la relation devient le résultat toujours imparfait du besoin intolérable et jamais comblé de l'autre élu (Balier, 1973). Si l'élu vient à manquer, la personne est désespérée et peut régresser.

Encore une fois, on est tenté de conclure rapidement : la personne âgée est comme un petit enfant ; la personne âgée a besoin de beaucoup d'amour. Cependant, cette soif d'amour n'est-elle pas le cri de toute personne forcée de vivre dans un milieu social restreint sur lequel elle n'a pratiquement pas de prise : « Aime-moi comme plus personne ne m'aime, aime-moi comme je ne peux plus m'aimer moi-même, aime-moi pour me prouver que j'existe. »

Comportement dit « caractériel »

Au contraire, si la personne âgée se révolte, disons plutôt se cabre, devant la situation qui lui est faite tout en la subissant malgré tout, elle devient alors agressive, têtue, grincheuse, provocante, pas coopérante pour deux sous ; bref, si elle vit en institution, elle a des chances d'être qualifiée de mauvaise malade, de mauvaise patiente (« une impatiente » pour plagier le titre d'une revue française de santé). De telles personnes sont souvent assagies – les vieux sont sages, ne l'oublions pas – à coup de tranquillisants.

Peur, angoisse, indécision

Les différentes pertes subies et la crise d'identité qui s'en suit laissent chez la personne âgée une force personnelle et énergétique non utilisée qui peut provoquer des comportements plus diffus, plus subtils, fruits d'une angoisse latente qui se manifestera par toutes sortes de peurs (« beaucoup de personnes (...) sont angoissées, stressées et ont peur ; peur du feu, peur du vol, peur de tout. ») (Manifeste, Rosemont, 1979, p. 13), et d'inhibitions : par exemple une personne âgée peut refuser la sortie qu'on lui propose parce qu'elle est trop vieille, pas belle, mal coiffée, parce que c'est trop loin, parce qu'elle ne peut pas marcher, parce qu'elle a peur de mourir en route, parce qu'il fait trop froid, trop chaud, parce qu'elle risque de recevoir un coup de téléphone pendant son absence, parce que, vraiment, elle ne voit pas comment elle pourrait intéresser les personnes qui veulent bien la recevoir. Sous le couvert de raisons diverses la personne se limite à l'extrême et ne prend plus de risques.

Il faut dénoncer ces attitudes (auxquelles nous confronte régulièrement un travail auprès des personnes âgées vivant à domicile comme en institution) *comme des comportements de détresse psychologique*.

À côté de ces exemples que l'on pourrait multiplier, il existe bien sûr des personnes âgées qui savent conserver leur identité. Elles sont confrontées

alors à d'autres obstacles parce qu'elles ne correspondent pas à l'image typique du vieillard passif. J'ai lu un témoignage à propos d'une vieille femme vivant dans un hospice parisien (Jandrot-Lourka, 1975). Cette femme qui a réussi par toutes sortes de moyens (vêtements, sorties, lectures) à s'extraire de la vie débilitante de cette maison et qui sait s'intéresser à la vie, à l'actualité, aux relations, se fait qualifier de «sorcière» par ses compagnes de dortoir; on ne lui parle pas, on la repousse quand elle s'approche de la chaise ou du lit de l'une d'entre elles.

J'ai connu une dame de 72 ans vivant dans un HLM à Montréal. Cette femme n'a rien d'une sorcière. Elle ressemble plutôt à une petite grand-mère comme on n'en fait plus. Elle a fait des ménages toute sa vie «chez les autres», et elle a une ouverture d'esprit et une soif de vie rares à n'importe quel âge. Elle doit cependant supporter la désapprobation et les regards des voisines de son âge parce qu'elle est toujours sur la trotte pour participer à des cours ou à des réunions, alors que cette «grand-mère», à son âge, devrait comme elles jouer au bingo.

Où ces personnes puisent-elles la force d'aller à contre-courant et pour combien de temps?

La psychologie du vieillissement se situe à un carrefour : soit qu'on entérine les faits et on en tire des conclusions rapides : la vieillesse est une involution et les personnes âgées perdent leurs capacités d'adaptation, deviennent rigides, ont de gros besoins affectifs, ce qui engendre leurs petites manies et leur demande de dépendance (et autant dire que la vieillesse devient l'autre «continent noir» de la psychologie), soit qu'on observe l'individu âgé et le milieu dans lequel il vit, comme un ensemble, comme un tout (Balvet, 1971) et on se pose alors d'autres questions.

LES PERSONNES ÂGÉES COMME GROUPE MINORITAIRE

L'absence de valeurs sociales significatives pour les personnes âgées, la vacance culturelle et sociale à leur égard, les comportements de détresse par lesquelles elles tentent coûte que coûte une adaptation qui demeure inadaptée, ces trois éléments réussissent à faire des personnes âgées un groupe social à part, marginal. Les vieux endossent comme les femmes, comme les immigrés, comme les Indiens, comme les autres, les caractéristiques d'un groupe minoritaire².

À ce titre, la vieillesse devient à son tour la bête curieuse qu'on examine savamment sous toutes les coutures sans qu'on n'y comprenne jamais rien, et la personne âgée ne sachant plus bien qui elle est et ce qu'elle va devenir, battant sa coulpe d'être déjà si vieille, s'incline et se dit qu'un tien vaut mieux que deux tu l'auras.

Relevons quelques-unes des attitudes que l'on trouve face aux personnes âgées et que l'on pourrait retrouver aussi face à d'autres groupes minoritaires:

On *se penche sur* les vieux pour essayer de les comprendre, de trouver des solutions, de les aider, de les soulager, pour qu'ils ne prennent pas trop de risques.

Cependant tandis qu'on les assiste, on les démunit de tout pouvoir sur eux-mêmes, sur leur mode de vie, sur le monde qui les entoure. On les prive de toute autonomie, de toute auto-détermination, d'autant plus qu'ils n'ont pas de pouvoir économique, même privé vu la faiblesse de leur pension.

On les assiste et on est prêt en parole à tout faire pour eux, mais leur *image est dévalorisée* : aux yeux de la société un vieux n'est au fond bon à rien. Et le plus grave et ce qui arrive à tout membre de tout groupe minoritaire qui n'a pas pris conscience de sa propre identité, c'est qu'il *dévalorise ses pairs et se dévalorise lui-même*. Un vieux dit facilement «Je ne veux pas me mêler à eux, ce ne sont que des vieux ; je n'aime pas les vieux.» Dans la même veine, on entend dire souvent : «Il n'y a pas plus dure pour une femme qu'une autre femme.», ou encore quand la personne s'en prend à elle-même : «Je suis trop vieille pour faire ce que vous me demandez, je ne suis plus bonne à rien.» Cette double dévalorisation porte directement atteinte au sentiment d'identité dont la formation se fait, rappelons-le par un jeu de miroir entre soi et les autres.

Ces préjugés défavorables et cette image dévalorisée des vieux sont sournois et font un travail de sape ; la personne dont j'ai parlé plus haut et qui préfère les cours au bingo, est sensible et me raconte plusieurs fois cette histoire : «L'autre jour je suis allée chez une personne âgée pour la conduire à l'hôpital. Elle m'a demandé mon âge : 72 ans ; elle n'en avait, elle, que 70. J'ai vu un moment de panique sur son visage. Heureusement, j'ai pris sur moi et je lui ai dit fermement : ne vous inquiétez pas, si je viens vous aider, c'est que je sais que je suis capable.» Cette personne aimerait d'autre part s'occuper d'enfants et travailler dans une garderie ; cependant elle se demande si les parents se sentiraient rassurés de laisser leurs enfants à une personne âgée. Ces questions l'inquiètent.

D'une façon générale, les vieux reprennent à leur compte tout ce qu'on peut dire sur les personnes âgées et subissent le sort qui est le leur comme le *lot fatal de la vieillesse*. Par exemple, si une personne âgée s'ennuie et est dépressive malgré toutes les activités qu'on peut lui proposer, on imputera son état à des troubles de personnalité (la personne n'aura alors qu'à s'en prendre à elle-même, ce qu'elle fait d'ailleurs depuis longtemps), sans s'apercevoir ni tenir compte que de telles situations, qui engendrent culpabilité et angoisse, se répètent à l'infini chez les personnes âgées.

Un autre point qu'il est important de rappeler et qui n'est pas des moindres, est que ce groupe minoritaire est composé d'une *majorité de*

femmes, et que plus le groupe vieillit, plus cette majorité s'accroît. Tout ce qu'on peut dire et écrire sur les femmes, tout ce que peuvent vivre les femmes, va se retrouver là, vieillesse en sus (Dulude, 1978).

Je voudrais apporter ici les réflexions de M. Cognalons-Caillard et C. Balier (1975) qui montrent que la maladie peut devenir alors l'unique expression des personnes âgées : « La maladie n'est pas seulement l'expression d'une pathologie d'origine biologique, elle est aussi une forme de langage établi entre la personne âgée et l'organisation sociale qui ne lui laisse pas d'autres possibilités de s'exprimer. » (Balier, 1975, p. 26). Un peu comme au temps de Charcot et de Freud où les femmes se devaient d'être hystériques.

EN CONCLUSION : LAISSER LA PORTE OUVERTE À UNE PAROLE

Il faut que les personnes âgées elles-mêmes prennent conscience de cette situation de marginalité qui leur est faite, qu'elles en comprennent les tenants et les aboutissants et qu'elles cessent de se laisser définir par l'Autre. Cette prise de conscience n'est pas encore répandue ; donnons-en un exemple : lors d'une enquête faite par un groupe de retraités de Rosemont et sur laquelle ils travaillent actuellement, on posa la question suivante à un groupe de pré-retraitées : « Vous ennuyez-vous ? » Réponse : (rires parmi le groupe) « On n'a pas le temps ! » On leur demanda ensuite si elles s'inquiétaient de perdre leur statut social par la mise à la retraite, la réponse fut : « Le statut social, y a rien là. » ...Sans doute ; cependant quelques années plus tard, ces personnes vont se trouver confrontées à des problèmes de solitude et de dévalorisation.

Pourtant ce n'est que par une prise de conscience et par une prise de parole que les personnes âgées pourront sortir de l'impasse dans laquelle elles se trouvent. Nous avons dit plus haut que les personnes âgées endossaient comme les femmes les caractéristiques d'un groupe minoritaire. À ce titre, il peut être très fécond de faire un parallèle entre ce que vivent les personnes âgées et ce que vivent les femmes. Les revendications des femmes, l'analyse qu'elles font de leur situation, de ses causes et de ses effets peuvent effectivement servir de modèle à la compréhension des personnes âgées. En particulier aujourd'hui, une prise de conscience s'est faite en ce qui concerne la situation psychologique de la femme. On reconnaît maintenant dans les dépressions, les états anxieux et d'autres comportements inhibés des femmes, le résultat du clivage entre ce qu'elles désirent vivre et ce qui leur est culturellement permis de vivre. De plus, les mouvements féministes insistent sur l'idée que toute « psychologie de la femme » sera fallacieuse tant qu'il n'y aura pas de prise de parole réelle par les femmes, cette parole exprimant réellement ce que ces femmes sentent et désirent au fond d'elles. De même nous l'avons vu, certains comportements des personnes âgées sont en fait

des comportements de sauvegarde face à une identité qui chavire devant une asise culturelle et sociale qui s'évanouit. Pour que cette situation change, il faut que les personnes âgées parlent, prennent la parole, disent elles-mêmes ce qu'elles savent qu'elles sont, ce qu'elles désirent et ce qu'elles veulent. De plus c'est par une telle parole où le désir et la richesse des individus s'expriment qu'un groupe devient signifiant pour une société³.

NOTES

1. Peut rejoindre l'idée de totalisme de Erikson.
2. Voir ce que dit J. Corbeil sur les groupes minoritaires dans son article *Les paramètres d'une théorie féministe de la psychothérapie*.
3. Une telle parole commence à monter par l'intermédiaire d'associations de personnes âgées, de Manifestes, de troupes de théâtre de personnes retraitées.

RÉFÉRENCES

- ANGLADE, J., 1975, *Le tilleul du soir*, Juliard, Paris.
- BALIER, C., 1973, La solitude, dénuement ou plénitude, *Gérontologie*, 73, n° 10, Paris.
- BALIER, C., 1975, Les fondements psychologiques de l'image dévalorisée de la vieillesse, *Gérontologie*, 75, n° 20, Paris.
- BALIER, C., 1976, Éléments pour une théorie narcissique du vieillissement, *Cahier de la fondation nationale de gérontologie*, n° 4, Paris.
- BALVET, 1971, À propos de la démence sénile, *Gérontologie*, 71, n° 3, Paris.
- CLARK, M. et B. ANDERSON, 1967, Culture and Aging, traduit dans *Gérontologie*, 70, n° 1, Paris.
- CORBEIL, Janine, 1979, Les paramètres d'une théorie féministe de la psychothérapie, *Santé mentale au Québec*, Vol. IV, n° 2, p. 63-86.
- DELAGE, Bernard, 1980, *Le temps de la retraite et le rôle des retraités*, Congrès de l'UNOPA 17, avril 1980, Pau, France.
- DULUDE, Louise, 1978, *Vieillir au féminin*, Conseil consultatif de la situation de la femme, Ottawa.
- ERIKSON, E., 1968, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, Flammarion, 1972.
- GRUPE D'ÉTUDIANTS RETRAITÉS ET PRÉ-RETRAITÉS, 1980, *Manifeste*, CEGEP Rosemont, à être publié.
- JANDROT-LOURKA, Françoise, 1975, Histoire d'une rencontre, *Gérontologie*, 75, n° 18, Paris.
- MANIFESTE, 1979, *Le logement et les services – Groupe de pré-retraités et de retraités de Rosemont*, Janvier.

SUMMARY

After having shown how each culture allows the individual to throw his "sameness" into identity, psychosocial identity, significant for himself and his community, we explain how this cultural support fails for the elderly person reaching retirement. We then see how the impossibility of a congruent relationship between the personal identity and dominant social values provokes in the elderly person a chain of defensive and compensatory behaviour often labelled as being due to an intrinsically involutory psychology of aging. Finally, we show how this is the lot of the members of all minority groups and that, in fact, old people have the characteristics of a minority group.